

## D'où viennent nos humeurs ?

Conférence prononcée à Liège par **Mme Colette SOLER**,  
Dans le cadre de la formation à la clinique psychanalytique  
Forum du Champ Lacanien de Liège  
Juin 2009

Ce titre « d'où viennent nos humeurs », car nous avons travaillé à Paris, toute une année, sur la question des dits déprimés, et "humeur", c'était une façon de dire autrement quelque chose qui concerne les affects.

Aborder la clinique par l'abord de l'état dépressif, ce n'est pas habituel dans le mouvement lacanien, car le mouvement lacanien est connu pour privilégier l'approche structurale, spécifiquement la structure de langage, de ce qui se dit dans une psychanalyse, et de ce que l'on peut obtenir à partir de ce qui se dit.

J'ai engagé la question de cette année en me demandant quelles étaient les conditions de nos affects pour traiter de cet affect spécifique qu'est le dit dépressif.

Il y a dans la psychanalyse une thèse classique ; elle vient de Freud, elle est explicite chez lui et Lacan l'a reprise pendant en tout cas tout le temps de ce qu'il a appelé son retour à Freud. La thèse classique de Freud, c'est que dans la psychanalyse, les affects, quels qu'ils soient, bonne ou mauvaise humeur, satisfaction ou insatisfaction, ne sont pas une boussole pour la psychanalyse. C'est une thèse entièrement fondée et qui crée un problème pour la psychanalyse, un problème du moins dans le possible dialogue de la psychanalyse avec le discours courant, commun. En effet, dans le discours de tout un chacun, il n'y a rien qui semble plus vrai que les affects, et les sujets qui parlent spontanément d'affects, ne réfléchissent pas ; s'ils le faisaient, ils s'apercevraient qu'ils confondent leurs affects avec leur vérité. Rien de plus prégnant en effet que les humeurs, quelles qu'elles soient. Alors ce qui justifie la psychanalyse, Freud en tête, à ne pas considérer l'affect comme une boussole, - ce qui veut dire concrètement qu'on n'interprète pas avec les affects, on interprète les affects, on n'interprète pas *avec* les affects, on interprète avec le matériel, ce que l'on tire du matériel des dits de l'analysant -, ce qui fonde donc cette thèse, et Freud est très clair et sa thèse est très puissante, c'est que l'affect n'est pas refoulé ; ce qui est refoulé, ce sont pour lui les représentations, nous dirons les signifiants.

Donc, l'affect, lui, il se déplace. Lacan va l'énoncer en reprenant Freud, à savoir que *les affects sont trompeurs*. Ils sont trompeurs parce qu'ils se déplacent, ils glissent d'une représentation à l'autre, donc ils trompent sur leur cause, sur ce qui les lancent, sur ce qui les fondent, d'où ma question : d'où viennent-ils ?

Donc voilà, je résume en trois phrases une grande thèse classique de la psychanalyse : les affects sont trompeurs, pour ne pas dire menteurs.

Enfin, ils sont trompeurs, sauf un, dit Lacan en '62/63, sauf l'angoisse, *affect qui ne trompe pas*, ce qui veut dire que l'angoisse ne dérive pas dans la chaîne des dits ; c'est un affect arrimé, arrimé à ce qui le produit, que Lacan exprime en disant *pas sans objet* ou *l'Autre barré est à l'origine de l'angoisse*.

Je prendrai d'abord, pour entrer dans la question, un indice dans le fait qu'il y a une **historicité des affects**, on ne souligne pas assez cela. On a tendance à penser que l'homme étant l'homme, les affects sont aussi vieux que l'humanité. Sans doute y-a-t-il des constantes : l'angoisse est là sans doute depuis l'origine de l'humanité, la joie aussi, le triomphe, la tristesse, il y a une série d'affects qui sont transhistoriques... le désespoir, l'amour qui après tout est un affect. Donc il y a des constantes historiques, syndromes de nos civilisations, depuis les Grecs jusqu'à nous. Pourtant il y a une historicité des affects, c'est-à-dire que sur la base de ces constantes, il y a des variantes suivant les époques et des variantes d'accent selon les époques. Dire "selon les époques", ça veut dire selon le discours de l'époque, et ceci nous indique l'origine des affects, une des origines, il y a "le discours". Le discours, je ne pense pas au 'blabla', je le pense au sens où Lacan a rebaptisé "discours", ce que Freud a appelé "civilisation", à savoir un type de lien social qui est organisé, ordonné par le langage, à partir des semblants. Donc première remarque, les affects sont fonction du discours, dépendent du discours d'une époque. Je ne sais pas si ceux qui connaissent Lacan se sont aperçus que c'est une thèse de Lacan. C'est moi qui la formule aujourd'hui, mais je l'ai extraite, car je lis Lacan très attentivement... (Lire Lacan, c'est lire l'ensemble des textes mais c'est surtout saisir la logique, saisir

ce qui anime les différentes étapes, car on dit étapes, mais une étape, ça ne sert à rien si on ne comprend pas pourquoi elle arrive, ça n'a pas de sens si l'on ne comprend pas quel est le ressort des transformations.)

Alors parmi les questions je vous signale deux références : la première qui se situe dans le *séminaire 'le Transfert'*, une petite indication discrète, c'est un petit paragraphe très intéressant, Lacan est en train de parler de l'amour, affect particulier qui génère toutes sortes d'affects. Il essaye de situer ce qu'il appelle l'*autre position*, c'est un séminaire des années soixante, on pouvait peut-être encore parler de modernité en 60, mais on n'ose plus parce qu'on a tellement galvaudé ce terme "postmodernité", "hypermodernité", etc. Il y dit encore *nous autres modernes...* Alors, dire "*nous autres modernes, quelle est notre position à l'égard de l'amour ?*", ça veut dire quelque chose qui dans le discours définit un trait qui n'est pas individuel, qui est collectif, pour ceux qui rentrent dans ce discours... Bref, il tente de situer notre position à nous, la position des sujets dans l'amour courtois d'une part, dans le romantisme d'autre part, l'opposant à la sublimation courtoise. Ils ont fabriqué un objet qui n'existe pas hors discours, qui est une pure fabrication de discours : la dame de l'amour courtois. Ce n'est pas un objet du réel, cela, c'est un objet complètement appendu aux productions des écrits et des poètes de cette époque, donc vraiment un nouvel objet, à la place de la Chose, telle est la définition de la sublimation selon Lacan. La sublimation nous est totalement étrangère : plus de "dame" aujourd'hui ! La dame c'est fini ! Aussi la distingue-t-il de ce qu'il appelle le contre-sens romantique. Le contre-sens romantique est un contre-sens au discours courtois ; le romantisme a fait basculer cet objet inédit de la culture qu'était la dame, il l'a fait basculer du côté de l'idéalisation de l'objet féminin : Werther..., il y en a d'autres... tout le romantisme. Werther, c'est l'extrême de cela Effectivement si on relit ces textes aujourd'hui, ça ne dit plus rien, c'est mièvre... Et alors Lacan ajoute que pour ce qui nous concerne, nous sommes plus près de Platon et il définit une position, la nôtre qui serait plus de Platon en disant, elle consiste à ne pas donner trop d'importance à l'amour, pas trop peu non plus, - une espèce d'entre-deux - ça compte encore mais un brin de scepticisme est tombé là.

C'est la première référence pour voir cette thèse lacanienne "*les affects sont historiques*". L'autre grand texte là-dessus, c'est *Télévision*, ce qui est connu c'est ce qu'il dit sur la *tristesse*, mais ce n'est pas tellement ça... C'est ce qu'il dit sur *nos affects*, le terme "*notre réponse*", les deux affects qu'il énonce comme les nôtres, que vous connaissez sans doute pour certains qui connaissent bien Lacan, c'est *ennui* et *morosité*, peu de textes du côté de l'exaltation, de l'enthousiasme ! Donc on peut à partir de là se lancer dans une étude historique sur la configuration des affects dans l'histoire et selon les discours.

La première composante étant le discours, la deuxième est implicite, elle arrive automatiquement en quelque sorte puisqu'un discours suppose un lien social et un lien social, ça suppose toujours *une régulation des corps*. Un lien social, ça ne régule pas tellement les sujets, ça régule d'abord des corps. Le lien social, régulation par le langage : des corps qui doivent vivre ensemble, agir ensemble, travailler ensemble, disons que la réalité sociale, ce qu'on appelle maintenant le social, elle est structurée comme un langage. Réguler les corps, c'est réguler les jouissances, il y aurait là tout un chapitre à ouvrir sur ce qu'on pourrait appeler "*les corps civilisés*". Le corps civilisé, ce ne sont pas seulement les corps du monde qui se pense civilisé. Ce sont les corps de toutes les sociétés humaines. Tous les corps de toutes les sociétés sont en partie fabriqués, même les plus primitives, et au fond l'anthropologie, elle étudie ça, elle étudie comment dans des sociétés qui sont très loin de nous, avec le discours - le discours c'est toute la culture -, on arrive à une certaine gestion des corps et de leur jouissance. C'est d'ailleurs évident que le discours propose des objets qui causent nos affects. Vous voyez, on est passé de la dame de l'amour courtois, avec beaucoup d'étapes jusqu'à la dame du discours capitaliste. Le discours capitaliste, sur la dame il ne dit strictement rien, sur les dames non plus, sauf pour faire commerce. Il propose des objets, le discours capitaliste, pas ceux de l'amour, ceux de la consommation : j'appelle cela les offres du discours. C'est le discours qui fabrique les objets de notre appétence, de nos émotions, nos répulsions, etc., en gros on peut dire sur quel axe ça se développe nos affects du temps présent, ça se développe sur un axe satisfaction/insatisfaction et ce qu'il faut souligner c'est que satisfaction c'est du côté du "*plus de jouir*", nous dit Lacan, insatisfaction, c'est "*manque à jouir*". Et ce qui me frappe, c'est qu'on fait aujourd'hui une lecture de Lacan qui me paraît distordue, parce qu'il n'y a pas un texte de Lacan sur ce thème qui n'insiste sur le "*manque à jouir*", et toute son analyse du capitalisme, insiste sur la

*"production expansive du manque à jouir"*. Aujourd'hui, on fait une lecture de Lacan qui consiste à dire "la jouissance est partout, les sujets ne veulent plus que la jouissance soit limitée". Ce n'est pas que ce soit en partie fondé, sauf que ce sont des jouissances dont la chose à dire, et qui se clame de tous côtés, c'est que *"ça n'est pas ça !"*. Ca n'est pas ça qui comble, ça n'est pas ça qui te remplit, et ça n'est pas ça bien sûr qui va faire un rapport avec l'autre sexe. Et au fond, ce grand crime que Lacan écrit dans le *Séminaire 'Encore'*, le crime de la jouissance, le *ça n'est pas ça !* il est, me semble-t-il aujourd'hui, dans toutes les bouches, et je m'étonne qu'il y ait des psychanalystes qui semblent ne pas l'entendre. Et on réclame aujourd'hui d'autant "plus, plus, plus !", parce que l'on pâtit du "moins, moins, moins" !, Les deux choses sont strictement intriquées. C'est l'impuissance de la consommation à éteindre l'appétence qui engendre l'insatisfaction et c'est l'insatisfaction qui engendre la ré-appétence et ainsi de suite... C'est un cycle infernal. D'ailleurs, Lacan a une très jolie définition du malaise, très courte, comme il sait en donner, il dit *"le malaise, ça consiste à jouir du manque à jouir !"*. Alors ça complexifie les choses, car cela consiste à dire que la jouissance est partout. On pourrait presque dire qu'il y a une certaine ubiquité de la jouissance, puisqu'elle est là où on pense jouir et là on pense ne pas jouir, on se plaint du manque, de la précarité, de la solitude, du trop d'effort, du pas assez de soutien, enfin toute cette clameur - j'aime beaucoup ce terme de clameur de l'humanité -, elle est elle-même une forme de jouissance. Ca, ce serait un autre chapitre, en tout cas, effectivement, la question de **'d'où viennent nos humeurs ?'**, si on la prend par l'entrée de l'historicité, elles viennent du discours qui ordonne les jouissances et donc elles viennent du statut des jouissances.

Donc en tant que les affects sont fonction du discours, il faut dire que chaque discours produit des affects types, des affects du moment qui sont partagés par la majorité des sujets qui sont sujets à ce discours. Ces affects types, pour les déceler, c'est très simple : ce sont les affects avec lesquels nous sommes naturellement en empathie. Quand quelqu'un vient vous parler d'un affect et que vous êtes en empathie, vous pouvez être sûr que c'est un affect qui d'une façon ou d'une autre dérive du discours. L'empathie, ça consiste à reconnaître chez l'autre quelque chose qu'on connaît.

Et puis il y en a qui ne sont pas type. Il y en a avec lesquels on n'est pas en empathie et ce sont les affects propres à un individu qui lui sont particuliers et avec lesquels les autres, ceux qui le voient, l'écoutent, le côtoient, ne peuvent pas s'identifier.

C'est **l'affect énigmatique**, un affect dont le sujet qui l'éprouve se demande d'où il vient, ne comprend pas ce qui génère cet affect. Si quelqu'un vous est désagréable, vous pouvez être attristé, en colère, mais vous ne vous dites pas que c'est un affect énigmatique. Au contraire, vous êtes prêt à aller en parler à vos amis et dire "je suis en rage parce que...", c'est sous entendu de plaider son affect. Par contre il y a des affects pour lesquels on se demande "qu'est-ce que j'ai ? Tout va bien, personne ne m'a marché sur les pieds et pourtant je suis d'une humeur exécrationnelle". Ca arrive, non ? On se réveille le matin parfois tout dispos et parfois accablé... Affect énigmatique ! Et donc, ça, ça prouve quelque chose, d'abord ce ne sont pas tous les affects qui sont fonction du discours, ce sont seulement les affects types et au fond il y en a d'autres qui sont individués. Et Lacan ne le dit pas comme ça, mais il l'écrit. Quand il écrit la *structure du discours analytique*, il distingue dans les effets du discours ce qu'il appelle la production du discours commun sous la forme de ces objets gadgets et la Vérité de la jouissance. Et cet écart entre ce qui est produit par le discours et qui au fond est collectivisant et puis la Vérité de la jouissance qui elle n'est pas collectivisante, qui se met au travers, et qui fait que nous ne sommes pas les robots du discours analytique, car si le discours réussissait à collectiviser toute la Vérité de la jouissance, nous serions les marionnettes du discours dans lequel nous nous plaçons.

Alors les affects énigmatiques, si on me demande 'd'où ils viennent ?', il y a une seule réponse : ils ne peuvent venir que de l'inconscient qui lui n'est pas collectif. La Vérité est toujours particulière. Et ça c'est important de voir ce que Lacan en fait après, mais c'est une thèse qui est là assez tôt dans son enseignement, puisque au moment de sa proposition sur le psychanalyste de l'Ecole quand il prononce ce fameux discours à l'EFPP, quand il reparle de la passe qu'il voulait réinstaurer, il y a un paragraphe dans ce texte où il fait un résumé très court de ce qu'est une analyse. Pour dire qu'une analyse, ça *construit le sujet divisé*.

Lacan poursuit, il dit que c'est un sujet *"sujet à des affects imprévisibles"*, voilà une petite phrase qui n'a jamais été commentée : le sujet à la fin de l'analyse est sujet à des affects imprévisibles. Ca c'est embêtant parce quand on rentre dans une analyse on espère qu'à la fin, on n'aurait plus d'affect imprévisible, on n'aurait plus que des affects syntones, accordés à la situation, à la réalité, on ne rêve

pas d'être sans affect, mais quand même... Des affects imprévisibles, c'est soutenir la thèse que la psychanalyse ne supprime pas l'inconscient ; l'analyse élucide, permet de mettre à jour quelques petits morceaux, mais elle n'épuise pas la dimension de l'inconscient. Donc l'inconscient demeurant là, l'indice qu'il est toujours présent, c'est l'affect.

Je crois qu'à partir de là et notamment du *Séminaire 14*, Lacan a modifié, changé l'accent qu'il avait mis freudiennement sur les affects et qu'après avoir dit "*l'angoisse, affect d'exception, seul qui ne trompe pas*", il en vient à donner aux affects une fonction que l'on n'aperçoit pas bien si l'on accentue la dimension structurale de l'enseignement de Lacan. Il donne cette fonction aux affects énigmatiques. Ceci est lié à un changement de définition de l'inconscient. L'inconscient structuré comme un langage, ça tient jusque 73 et puis il en vient à ce qu'il appelle *l'inconscient réel*. C'est quelque chose parce qu'on a tous en tête l'inconscient symbolique. Lacan introduit l'inconscient "*selon moi, l'inconscient réel*", dans un texte de 76, qui s'appelle, "*introduction à l'édition anglaise du Séminaire 11*". Le dernier texte qu'il ait écrit et il est consacré à la passe. Dans ce séminaire, Lacan en vient à penser que les signifiants que l'on extrait des dits d'un analysant, dans ces dits, lorsqu'ils lui viennent à la bouche, en tête, à la pensée, ces éléments signifiants, on en extrait un certain nombre, on déchiffre, on déchiffre,... il n'y a pas de fin au déchiffrement. De même dire la Vérité, on essaie de dire la Vérité, il n'y a pas de fin à dire la Vérité, pas de fin à déchiffrer la parole analysante qui cherche à dire la Vérité, et finalement Lacan vient à dire que cet inconscient que l'on déchiffre ce n'est qu'une élucubration. On le sent très péjoratif, mais péjoratif dans quel sens ? Il le commente lui-même... Péjoratif dans le sens où c'est toujours hypothétique ; hypothétique, ça veut dire qu'on extrait un signifiant et on n'est jamais assuré qu'il soit plus déterminant qu'un autre, et toujours partiel : il n'y a pas de fin, un, un, un, un, un,... n, et donc l'inconscient déchiffré, l'inconscient structuré comme un langage, c'est de l'inconscient élucubré. Autrement dit dans l'analyse on construit une chaîne de signifiants qui plus ou moins rendrait compte, se connecterait au symptôme, qui se modifie un peu mais qui ne disparaît jamais totalement.

L'inconscient-élucubration est solidaire chez Lacan de l'idée de la lalangue. Lalangue ce n'est pas le symbolique. Encore faut-il bien saisir ce que c'est. Ce n'est pas l'idiome, le français, l'espagnol, le latin, non. Le mieux pour le saisir, c'est de saisir quelques indications de Lacan dans le *Séminaire Encore* ou dans son texte *le Syntone de 75*, où il dit *je l'ai forgé ce mot, lalangue en un mot, pour être au plus près du terme de lallation du petit bébé, la lallation ça désigne les sons, c'est-à-dire l'entendu des sons sans le sens*. Et l'idée de Lacan c'est que c'est la lalangue qui affecte la jouissance. Après, on extrait de la lalangue ce qu'on voudrait connaître, le déterminant. Quels sont les indices de cela, parce que c'est une thèse suffisamment unique et complexe que pour devoir être fondée. On ne peut pas sortir comme ça de son chapeau un inconscient lalangue... Quels sont les différents arguments ? Lacan s'est posé la question lui-même de ce qui indique, de ce qui prouve que c'est la lalangue qui affecte le corps.

Il y a deux arguments centraux. Il y en a un qui est ce que j'appelle la preuve par l'affect énigmatique et l'autre c'est la preuve par le couple de l'enfant et de l'Autre qui lui parle. Le second argument, c'est l'idée que dans la prime enfance, l'enfant baigne dans un bain de paroles, c'est du bruit et curieusement les petits enfants, sauf peut-être les petits autistes, en général les enfants sont sensibles à cela et attrapent des morceaux, des détritiques, des bouts sonores et vous remarquerez d'ailleurs que l'enfant quand il babille, quand il gazouille, il donne des signes de contentement, les sons qu'il émet en écho avec ce qu'il entend, vont de pair avec un état de satisfaction. Au fond, ces morceaux sonores, ces éléments sonores, finissent par se rencontrer, s'accrocher sur les premières expériences de jouissance du corps de l'enfant (un peu plus tard). La thèse de Lacan, c'est qu'il y a un embrayage direct d'éléments de la lalangue avec la jouissance corporelle, sans passer par le sens.

Le premier argument il le prend chez le petit. Lacan dit ceci : *la langue a des effets sur la jouissance, mais elle dépasse toujours de beaucoup ce que le sujet peut en saisir*. C'est de là que vient l'inconscient parce que l'inconscient, c'est ce qu'on essaie de saisir des effets de la langue. La langue dépasse de beaucoup ce qu'on peut en saisir. Et il insiste : les "Un" incarnés – la langue a des effets sur le corps, ça veut dire qu'il y a des "Un" qui s'incarnent, qui se jouissent dans mon corps et qui se jouissent hors d'eux-mêmes - restent incertains, donc on ne sait pas, et si on en extrait un savoir, il est toujours hypothétique. La preuve de tout ça, il le dit, c'est que les effets de la langue vont bien au-delà de tout ça, de ce qu'on peut en formuler et en savoir, c'est que l'être est traversé par toutes sortes d'affects. En disant cela, sans forcer, Lacan étend aux affects énigmatiques ce qu'il avait dit de l'angoisse. Dans le *Séminaire l'Angoisse*, il donnait à l'angoisse, affect qui ne trompe pas, une fonction épistémique. L'angoisse est l'affect qui surgit dans la confrontation à l'Autre, en tant qu'on

ne sait pas ce qu'il veut, on ne connaît pas quel est l'objet qui l'anime, et l'angoisse révèle ce que le signifiant ne révèle pas.

Avec *le séminaire l'Angoisse*, le signifiant n'était plus le seul vecteur de la révélation de l'inconscient. L'angoisse en était un autre. Et si vous lisez *l'Angoisse*, il y a un petit paragraphe très intéressant, très amusant à la toute fin du Séminaire, où Lacan finit par conclure et il dit entre Kierkegaard et Hegel, il faut choisir, et c'est tout choisi pour la psychanalyse... Pourquoi ? Parce que au fond Hegel a considéré que la dialectique de l'histoire, ça passait par le signifiant et que ça aboutissait éventuellement au savoir. Kierkegaard par contre, avait eu le sentiment que l'angoisse avait une valeur de révélation existentielle et Lacan dit que Kierkegaard a raison en disant que l'angoisse révèle ce que le signifiant ne peut pas révéler. Finalement, Lacan applique cela aux affects imprévisibles : les affects imprévisibles, il emploie le mot '*signe*'; ces affects ne nous disent pas ce qu'est l'inconscient, mais ils nous disent qu'il y a, déposé dans le champ de la parole, des éléments affectant venus de la langue. C'est ce que j'appelle la preuve par l'affect en tant qu'imprévisible, propre à chaque sujet. Et d'ailleurs quand Lacan évoque une *Autre satisfaction* - ce n'est pas l'Autre jouissance dont il parlera plus tard -, c'est une satisfaction qui est produite par le fait que quelque chose soit dit ou pas. Et effectivement, c'est une expérience commune, vous faites un rêve qui vous laisse d'une certaine humeur, bonne ou mauvaise, et on ne sait pas pourquoi. C'est parce que le rêve, son scénario, son texte, produit une satisfaction, sans qu'on puisse le dire, sans qu'on puisse dire quel est l'élément qui a pu produire cette satisfaction.

Si on ouvre ce chapitre de la preuve par l'affect énigmatique, on peut arriver à dire une chose nouvelle sur l'amour comme Lacan le fait à la fin du *Séminaire Encore*. Lacan a fait un certain procès de l'amour, il se régale, c'est amusant, il aime bien amener des éléments contre les préjugés idéalistes : il parle de *la bassesse de l'amour*, il emploie ce terme pour qualifier ce qui est la stratégie de tout amour à savoir qu'aimer, c'est vouloir être aimé : l'amour est prédateur, derrière le don vient la prédation, on essaie d'obtenir, Lacan noue cela au couple transférentiel, à l'amour de transfert et au couple qu'il a tellement commenté dans le banquet, le couple Alcibiade-Socrate. Quand il dit l'amour de transfert, cela n'a d'autre fin que d'obtenir ce dont Socrate est le contenant ingrat et qu'Alcibiade voulait obtenir, c'est l'agalma. C'est toute une thèse qui dit que l'amour veut obtenir, c'est ce qu'il appelle la bassesse de l'amour. Ensuite il parle de la *lâcheté de l'amour*, ce qui veut dire que l'amour implique un non-savoir, un 'je ne veux pas savoir', c'est que idéaliser, agalmatiser l'être de l'autre, cela implique que c'est *une passion de l'être* comme il dit, et qu'au fond, on ne veut pas savoir. Remarquez que c'est une idée qui court, qui est commune, c'est que l'amour est aveugle, c'est un aveugle qui a des yeux mais pour ne pas voir. Il y a donc ce procès de l'amour : bassesse, lâcheté, et il finit par caractériser l'amour de *sentiment comique*. Alors quand on dit ça, c'est fort, parce que les drames de l'amour quand même..., mais il précise ce qu'il veut dire, quand il ajoute, c'est le *comique de la psychose*. L'amour ça signifie 'tu es ma vie' : tous les récits, tous les textes sur l'amour c'est en quelque sorte, un autre être représente une autre vie, etc. Freud lui-même a sa thèse, il le dit tout autrement, il dit que l'amour c'est avec la mélancolie, la seule configuration clinique où le sujet trouve son être hors de lui-même, toute la libido est passée de l'autre côté. Il s'est déshabité de sa libido narcissique. C'est ce que Lacan reformule quand il affirme *l'amour c'est une espèce de suicide*. C'est ce que moi je dis quand j'avance cette phrase 'tu es ma vie'. C'est là qu'on rejoint la psychose puisque la psychose voit et trouve son être hors de lui aussi ; les voix lui disent ce qu'il est, le regard localise ce qu'il est. C'est ça qu'il nomme comique. Pourquoi comique ? Parce que ce n'est pas vrai... Si c'était vrai, on mourrait d'amour, quand on perd l'amour. Quand on perd l'amour, on est très triste, on fait une crise, c'est sérieux pour le sujet qui le vit, c'est pathétique, mais finalement... Me revient la fable de Lafontaine de la jeune veuve : elle a perdu son jeune mari, on essaye de la consoler, on va lui présenter un autre et elle s'écrie 'non !!!' et alors le père ne dit plus rien et à la fin elle dit 'où donc est ce jeune mari que vous m'aviez promis ?'.

C'est pour ça qu'il dit que c'est comique, il faut bien accepter les conséquences de ce que l'on constate.

Du coup, Lacan produit une nouvelle définition de l'amour : '*moi dont on pense que j'ai tellement ravalé l'amour*' et il définit l'amour comme la reconnaissance entre deux sujets, une reconnaissance à des signes énigmatiques de la manière dont l'autre est affecté par l'inconscient. Là encore on retrouve l'énigme, on ne sait pas comment la langue propre à chacun affecte le sujet dans sa jouissance mais néanmoins il y a une expérience dans laquelle un sujet peut reconnaître chez l'autre la façon dont il est affecté. Ça ne passe pas au savoir. L'amour comme affect apparaît comme le signifiant de la reconnaissance de la présence de l'inconscient. Lacan ne tranche pas vraiment : il dit reconnaissance du courage de l'être, de l'aimé, à supporter le destin que lui fait l'inconscient. Alors si

l'on dit 'courage', cela donne à l'amour une sorte de statut de révélateur éthique, de révélation de présence de l'inconscient mais aussi de révélation de la position éthique, car 'courage' cela désigne la position du sujet par rapport à ce qu'il supporte de réel, la façon dont il est affecté par la '*langue traumatique*', comme l'a affirmé Lacan. Alors il dit '*courage*', et puis il ajoute *courage, c'est peut-être trop dire*, il ne tranche pas vraiment. Peut-être s'agit-il de reconnaissance de savoir inconscient à savoir inconscient.

Cela donne à l'amour une dignité de signe qui compense un peu le procès que j'ai évoqué et puis vous voyez que c'est très différent des premières formules de Lacan sur l'amour et notamment *tu es ma femme*, cette fameuse parole pleine. C'était une parole qui instituait l'objet, *tu es ma femme*, c'était une quasi aliénation, c'était instituer un objet, c'est un acte ; la parole pleine est un acte d'institution d'objet, ici une femme. L'amour reconnaissance d'inconscient à inconscient, ce n'est pas une parole c'est un affect, c'est un éprouvé, c'est de l'ordre d'une sensibilité à l'autre, à sa langue supposée, à la façon dont il y répond, dont il en est affecté. Cette thèse ménage la place de ce à quoi Freud n'a jamais su donner place, à savoir son mystère : l'ambition de Freud était de montrer qu'au fond ce sentiment qui bien souvent surprend, n'est pas sans tomber sous le coup de la raison analytique. Freud a mis tous ses efforts à défaire le mystère de l'amour : ça l'a conduit à percevoir le caractère répétitif de l'amour : le premier objet est toujours le second et cela conduit à l'idée qu'une femme est toujours sur la ligne maternelle. Thèse qui a une certaine validité.

L'amour répétitif ne va pas vers la surprise, le mystère, mais vers la continuité, prise dans une certaine suite, prise dans la lignée de la vie infantile. Ça veut dire aussi que l'amour est conformiste ! Ça véhicule de la conformité.

Mais alors, est-ce que le mystère de l'amour chez Freud, il fallait aller le chercher du côté du fantasme ? Je ne le crois pas parce que le fantasme ne présente pas non plus le mystère de l'amour. Le fantasme, il préside au choix d'un type d'objet, d'un type d'objet plutôt de type anal, oral... Il y a dans le fantasme, quelque chose qui typifie les objets en fonction des pulsions dominantes du sujet. Ça ne fait pas le mystère de l'amour, ça fait que les partenaires peuvent se succéder à la même place fantasmatique. Dans ce sens, Freud n'a pas pris la mesure des mystères de l'amour. Or le mystère de l'amour existe et, où est-ce qu'on le voit, le mystère de l'amour ? C'est dans les unions parfaitement "désassorties" ! Vous n'auriez jamais cru qu'il aurait pu tomber sur une femme comme ça !! On voit de ces unions comme ça, complètement insensées, du point de vue du milieu social, du point de vue des capacités, du niveau d'étude, culturel et... mystère, mystère de l'amour... En ce sens la thèse de Lacan ménage sa place au mystère de l'amour, si on en fait un affect qui résulte d'une obscure perception de la langue de l'amour.

Je vais terminer sur un trait qui tente de bien indiquer que l'amour est en rapport avec la langue de l'autre et je le trouve dans un fait assez connu de la vie amoureuse et c'est la bêtification des amants. Il y en a beaucoup qui se remettent à parler, on en revient à la lallation, les mots d'enfants qui viennent dans l'amour.

Alors, avec les sujets d'aujourd'hui, on a aussi des mots beaucoup plus crus, mais l'un n'empêche pas l'autre.

(à la suite d'une intervention dans la salle) C'est en effet une thèse autre que celle du "non rapport sexuel", d'ailleurs Lacan le dit, c'est un rapport de sujet à sujet, ou plus précisément de parlêtre à parlêtre, mais je ne sais pas si c'est rassurant car la commande nous en échappe. Cet affect là c'est un affect totalement imprévu, contingent, accidentel, aussi contingent que ne l'est la rencontre avec la langue d'origine, la langue d'origine maternelle. Dans l'amour il y a quelque chose qui fait retour de cela et ça reste mystérieux, indomesticable. Et comme ça ne se rencontre pas tous les jours, ça permet d'en rêver...

(Transcription : Léo Theunissen)